

Entretien avec Jean-Charles Tacchella

Michel Coulombe

Volume 5, Number 2, November 1985, January 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34441ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Coulombe, M. (1985). Entretien avec Jean-Charles Tacchella. *Ciné-Bulles*, 5(2), 43–48.

Michel Coulombe

« J'ai encore beaucoup à dire et, finalement, c'est toujours la même chose. »

■ Jean-Charles Tacchella est un jeune cinéaste français. L'homme a soixante ans,

mais il a tourné son premier long métrage en 1973, après Jacques Doillon et André Téchiné, des réalisateurs au début de la quarantaine. En attendant qu'on lui donne la possibilité de passer à la réalisation, Jean-Charles Tacchella a fait son entrée dans le monde du cinéma, après la Libération, comme journaliste à **L'Écran français**. Par la suite, il crée sa propre revue, **Ciné Digest**, dont treize numéros sont publiés de mai 1949 à juin 1950.

Bien décidé à devenir réalisateur coûte que coûte, Jean-Charles Tacchella devient scénariste en écrivant des gags pour **Le trésor des Pieds-Nickelés**. Puis, pendant une vingtaine d'années, il écrit en tout ou en partie des scénarios pour le cinéma et la télévision. Dix ans après en avoir écrit le scénario, il peut enfin réaliser **Les derniers hivers**, son premier court métrage. Sa carrière prend vraiment un essor au milieu des années 70 avec la sortie de **Cousin, cousine** qui obtient un succès international. À deux reprises, il travaille avec des actrices québécoises, Micheline Lanctôt dans **Le voyage en grande Tartarie** et Carole Laure dans **Croque la vie**. De son cinéma, Jean-Charles Tacchella dit qu'il est



« un peu à part, en marge des vagues, des modes » .

L'entretien a été réalisé dans le cadre du neuvième Festival des films du monde ; Jean-Charles Tacchella faisait partie des membres du jury. En 1979, son film **Il y a longtemps que je t'aime** avait obtenu le Grand prix du jury au F.F.M. Selon lui, un jour, « il faudra, pour être présent à Montréal, faire des films québécois » .

Ciné-Bulles : *Après le succès international de **Cousin, cousine**, vous avez continué de tourner en France des films à budget modeste. Avez-vous été tenté par une carrière américaine ?*

Jean-Charles Tacchella : On m'a proposé au moins une dizaine de films à faire en Amérique. Deux fois, j'ai dit oui, quand même. Parce que ces films-là étaient intéressants. Les sujets me plaisaient bien. Ces films n'ont pas pu être faits. Les autres, je ne les regrette pas : ils n'étaient pas terribles.

Filmographie de Jean-Charles Tacchella

- 1970 : **Les derniers hivers**
- 1972 : **Une belle journée**
- 1973 : **Voyage en grande Tartarie**
- 1975 : **Cousin, cousine**
- 1977 : **Le pays bleu**
- 1979 : **Il y a longtemps que je t'aime**
- 1981 : **Croque la vie**
- 1984 : **Escalier C**



« Mon rêve serait que tout ce que je montre à l'écran ait l'air de naître au moment où je le tourne, que l'on ait l'air de découvrir la vie qui fuse, qui jaillit, mais qu'en même temps cela s'insère dans un cadre strict, précis, que toute la densité émotionnelle de la scène soit condensée dans le cadre. » (Jean-Charles Tacchella, *L'Avant-Scène Cinéma*, octobre 1985)

Ciné-Bulles : Vos tournages sont espacés de deux ou trois ans. Vous est-il difficile de tourner avec régularité ?

Jean-Charles Tacchella : J'ai toujours fait mes films en liberté. Je ne fais que les films dont j'ai envie et ce n'est pas si facile. Entre **Croque la vie** et le dernier, **Escalier C**, trois ans et demi ont passé. Deux projets sont tombés à l'eau. L'un était trop cher, trop fantastique. Cela faisait peur. Pour l'autre, on n'a pas pu trouver les actrices. Les comédiennes avaient peur de mettre fin à leur carrière en avouant qu'elles avaient 38 ans... Les deux films ne se sont pas faits, alors le temps passe...

L'ensemble de mes films ressemble à un puzzle. J'essaie à chaque fois d'aller vers quelque chose que je n'ai pas fait, sinon cela ne m'intéresse pas. Tous mes films se complètent d'une manière ou d'une autre. **Escalier C** est un peu le contraire de **Croque la vie**, qui jetait un regard complètement extérieur sur trois jeunes pendant huit ans de leur vie, au tournant des trente ans. Le livre d'Elvire Murail, **Escalier C** — qui m'a beaucoup plu —, me permettait d'aller à l'intérieur des personnages, à l'intérieur d'un décor où les gens sont un peu les uns sur les autres. Dans beaucoup de mes films il y avait un sentiment de liberté, de ballade. Je voulais faire le contraire. Je dis probablement la même chose mais en passant par d'autres voies.

Voyage en grande Tartarie et **Le pays bleu** sont le positif et le négatif du même film. Le premier, un conte un peu voltairien, réunissait tout ce que je déteste dans la société. Le second, tout ce que j'aime. On peut dire aussi que **Cousin, cousine**, l'histoire de ce couple qui sympathise, et **Il y a longtemps que je t'aime**, celle de ce couple qui veut se séparer mais qui n'y arrive pas, se complètent. J'ai toujours pensé qu'on retrouvait dans **Il y a longtemps que je t'aime** le cou-

ple de **Cousin, cousine** 25 ans après. Il faut que les films que je choisis entrent dans ce puzzle, comme une couleur différente sur un tableau impressionniste.

Ciné-Bulles : Vous avez déjà dit que les personnages étaient la base de vos scénarios, que l'histoire ne venait qu'après. En adaptant, pour la première fois, un roman, vous abordez le scénario avec non seulement des personnages mais une action. Le travail a-t-il été différent ?

Jean-Charles Tacchella : Les personnages du roman d'Elvire Murail étaient déjà très riches. Ils me plaisaient bien, particulièrement le personnage de Forster Lafont. Et, autour, il y avait sept ou huit personnages intéressants que j'ai un peu changés, développés, arrangés, rendus un peu plus cinéma. J'ai ajouté des scènes tout en restant fidèle à l'esprit du livre.

J'ai même failli tourner un film au Québec ! Je rêve depuis toujours de faire une épopée mais une épopée à ma manière. Je me suis intéressé à **Pélagie-la-charrette**, avant même qu'Antonine Maillet n'obtienne le prix Goncourt. Je ne suis pas sûr que ce soit un grand roman, mais il y a un très très bon sujet de film. Cette épopée, le grand voyage de cette femme avec sa famille qui retourne vers ses origines, c'est formidable. Le film était monté avec Gaumont, mais Antonine Maillet n'a pas voulu de moi comme metteur en scène...

J'ai écrit une épopée qui se passe dans un monde de catastrophe économique. Il y a des chômeurs partout, tous les pays occidentaux se sont effondrés et une famille essaie de se débrouiller dans tout cela. J'essaie de tourner ce film depuis deux ans, un film évidemment plus cher que ce que je tourne d'habitude...



Sur le plateau d'*Escalier C*

Ciné-Bulles : Êtes-vous tenace ?

Jean-Charles Tacchella : J'ai mis dix ans à faire mon premier court métrage. Plusieurs projets sont tombés à l'eau. Écrire le scénario, c'est encore rien du tout : il suffit d'avoir des idées, de se mettre à une table et d'écrire. Le plus difficile, c'est de trouver les commanditaires...

Ciné-Bulles : Vous écrivez très vite ?

Jean-Charles Tacchella : J'écris assez vite. J'ai l'habitude d'écrire. Une fois que j'ai tout dans la tête, cela me prend très peu de temps.

Ce que je travaille beaucoup, autant que l'écriture du film et des dialogues, c'est le découpage technique. J'essaie d'atteindre une simplicité, un dépouillement, une efficacité. Tout est dessiné, étudié. Ma mise en scène est très stricte.

Ciné-Bulles : Et vous n'en changez pas au tournage ?

Jean-Charles Tacchella : Cela m'arrive. J'en prévois une pour toutes les scènes et tout cela est dessiné avant qu'on commence le film, mais je passe mon temps à la modifier

en tournant, parce que, dans une scène, un acteur est allé un peu plus loin que prévu dans la violence ou dans la tendresse. Tout se compose, se recompose, se change, se modifie à travers les scènes et le tournage. Et cela est passionnant. J'adapte le découpage technique à ce qui a déjà été filmé. Petit à petit, je modifie, j'arrange. J'ajoute une petite tache de couleur au tableau impressionniste.

Ciné-Bulles : *Escalier C* est un film sur la création.

Jean-Charles Tacchella : J'ai même insisté sur le fait que Forster Lafont allait changer, qu'il allait peut-être créer lui-même. Ce n'était pas dans le roman. Le peintre lui dit à la fin : « Je vous achèterai les pinceaux... » Parce que parler, critiquer, des films surtout, aider à ce que les gens aillent voir les bon films, c'est important, mais, quand je le faisais, j'espérais faire des films. Le cheminement du personnage correspond un peu à mon point de vue.

Ciné-Bulles : Forster Lafont est un faiseur de réputation. Pour un réalisateur, c'est, par essence, un personnage inquiétant...

Jean-Charles Tacchella : Le personnage de Forster Lafont m'amuse car j'aime bien



« Les parents devraient toujours obliger leurs enfants à devenir artistes. Il y en aurait moins. » (Forster Lafont, *Escalier C*)

les personnages excessifs. Tous mes personnages, même s'ils sont très prêts de la réalité, vont très loin. Les bons personnages sont ceux qui se dépassent. Et Forster Lafont va très loin. Dans la première partie, il joue la comédie aux autres, brillant, méchant, drôle. Parce qu'il se crée une façade, il est tout content. Dans la deuxième partie, il a eu un choc en découvrant cette vieille femme qui a choisi de mourir. Il se joue la comédie et se dit : « Je ne peux pas continuer comme cela, il faut que cela change. » Mais il en fait trop.

Ciné-Bulles : *Il se fait une belle tragédie.*

Jean-Charles Tacchella : Un ou deux critiques ont affirmé qu'on ne peut pas devenir bon comme cela, mais Forster n'est pas devenu bon. Ce n'est pas si simple que cela. Mon film n'est pas manichéen. Après avoir joué la comédie aux autres, Forster se la joue à lui-même. Il est sincère dans une certaine mesure, mais il en fait beaucoup. Rien ne prouve qu'il va continuer dans cette voie-là.

Ciné-Bulles : *S'il devait devenir meilleur, au fond, il trouverait chez Claude, qui habite l'appartement du dessus, ce qui pourrait être sa solution...*

Jean-Charles Tacchella : Bien sûr ! Mais ce n'est pas cela, à mon avis, le film.

Ciné-Bulles : *À la fois détestable et attachant, ce personnage offre un défi au scénariste comme à l'interprète.*

Jean-Charles Tacchella : J'ai toujours été fasciné par Oscar Wilde. J'ai tout lu sur lui. C'est le genre de personnage qui me fascine : brillant, méchant et finalement très tendre à l'intérieur. Il pouvait tuer quelqu'un par un mot. J'ai beaucoup pensé à lui en composant ce personnage.

Ciné-Bulles : *Avez-vous donné cette référence à Robin Renucci ?*

Jean-Charles Tacchella : Oui, on a dû en parler comme cela. Je travaille beaucoup avec les comédiens avant le tournage. Pas du tout sur la manière de jouer, simplement pour susciter leur imagination, les pousser à trouver des détails, à enrichir sans cesse le personnage. Pour leur faire comprendre tout ce qu'ils peuvent faire avec un objet, un vêtement, etc. On met tout cela au point durant les deux mois précédant le tournage, séparément avec chaque acteur du film.

Pour un metteur en scène, faire un film ne veut pas seulement dire raconter des événements et les rendre vraisemblables par la mise en scène. Il s'agit de créer sans cesse des événements, à chaque instant. Avec la lumière, avec le scénario et les dialogues mais aussi avec les acteurs, par un geste, par un détail. C'est dans ce sens que je fais travailler leur imagination, pour qu'on arrive à quelque chose qui soit bon et qui tienne les gens. Pour que ce soit bon, il faut que cela soit toujours en rupture de ton. Dans chaque scène je casse toujours, parce que je crois que dans la vie c'est comme cela, rien n'est unique.

Chaque comédien a une manière différente d'aller vers cette création. Il faut aider ceux qui sont moins créatifs et, parfois, unifier. Dans *Escalier C*, les trois acteurs masculins, Robin Renucci, Jacques Bonaffé et Jean-Pierre Bacri, ont chacun une manière différente de concevoir le métier de comédien. Robin Renucci — Forster Lafont — se plonge dans son rôle deux à trois mois avant le tournage et n'en dort plus. Il a passé deux à trois mois à chercher les vêtements de Forster Lafont. C'est un peu la méthode De Niro : immersion totale dans un personnage. Le jeu de Jacques Bonaffé — Claude, qui habite au-dessus — est, lui aussi, très travaillé, mais il laisse une part très forte à l'instinct. Cela donne des choses formidables. Jean-Pierre Ba-



Robin Renucci et Fiona Gélin

cri — le chômeur qui rencontre la femme qui a un gosse — est le plus paternel. Il veut être vrai, toujours vrai. Chaque acteur a sa manière de jouer, de créer, de trouver des trucs. Il faut les étudier. Avant le tournage, je passe mon temps à les observer pour voir comment ils sont, pour voir comment j'arriverai à les pousser dans telle ou telle voie.

Ciné-Bulles : Grâce à son rôle dans *Escalier C*, Robin Renucci, qui crève l'écran, est un acteur dont on parle. En tournant le film, aviez-vous l'impression de fabriquer une vedette ?

Jean-Charles Tacchella : Non, je me disais simplement : le rôle est bon. Quel que soit l'acteur qui jouerait ce rôle et le jouerait très bien, ce qui est à mon avis son cas, il avait toutes les chances de percer. Je pensais la même chose quand j'ai fait *Cousin, cousine* avec Victor Lanoux, Marie-Christine Barrault, Marie-France Pisier et Guy Marchand.

Les acteurs suivent leur destin, j'essaie de faire des bons personnages. Pour qu'un acteur devienne une vedette, il faut qu'il y ait une rencontre ou que le public pense qu'il y a eu une rencontre entre l'acteur, ses qualités, et le personnage qu'il joue. Et qu'on les assimile pres-

que. Après, c'est difficile pour eux, dangereux même, mais cela est un autre problème. Je suis sûr, par exemple, que Robin Renucci sera associé à Forster Lafont.

Ciné-Bulles : Écrivez-vous en pensant à des comédiens ?

Jean-Charles Tacchella : Je fais un premier scénario sans jamais penser aux comédiens. J'essaie de raconter une histoire un point c'est tout, sinon cela se compliquerait trop. Une fois que les comédiens sont choisis, je revois chaque rôle en fonction de ce qu'ils sont dans la vie. Je mets parfois des détails d'eux, une ou deux répliques, ou je leur fais faire des gestes dans le film que je les ai vus faire auparavant. Cela les plonge plus facilement dans leur rôle.

Ciné-Bulles : Vous avez consacré vos deux derniers films à la génération des 30 ans.

Jean-Charles Tacchella : J'ai aussi fait des films sur des gens beaucoup plus âgés. Mon premier film, *Les derniers hivers*, racontait la dernière rencontre entre un monsieur de 85 ans et une dame de 79 ans. Dans *Il y a longtemps que je t'aime*, ils avaient une bonne cinquantaine. Dans *Cousin, cou-*

sine, ils ont 35-40 ans. Quand j'ai fait mes premiers films, je m'intéressais à des gens d'un certain âge, à peu près le mien. **Croque la vie** et **Escalier C** touchent à la jeunesse. J'ai encore beaucoup à dire et, finalement, c'est toujours la même chose. Comme je n'ai pas fait de films quand j'étais jeune, je peux encore parler de la jeunesse aujourd'hui... puisque tout est éternel.

Ciné-Bulles : Dans **Escalier C**, la vieille dame se suicide, le typographe quinquagénaire boit et le peintre est misanthrope. En contrepartie les jeunes, s'ils ont parfois la vie difficile, croquent la vie...

Jean-Charles Tacchella : C'est vrai. Certains ont trouvé leurs solutions, d'autres pas. Le typographe, un peu poète et philosophe, a trouvé sa solution dans l'alcoolisme. Par contre la vieille dame crève de solitude. C'est drôle parce que dans mon tout premier film, **Les derniers hivers**, il y a une sorte de retour en arrière ; on voit comment l'homme a connu cette femme de 79 ans, quelques années avant. Il se ballade dans les rues, essayant de parler à quelqu'un. Exactement, en homme, le personnage de Madame Bernhard dans **Escalier C**, sauf que lui a trouvé quelqu'un à qui parler et cela a changé sa vie.

Ciné-Bulles : Dans vos films, l'humour trouve toujours sa place, même dans les moments les plus tragiques.

Jean-Charles Tacchella : Dans la vie, c'est toujours comme cela. Je ne peux pas concevoir qu'en faisant un film noir, un jour, je ne puisse pas y mettre de l'humour. J'adore Hitchcock qui a toujours mis de l'humour dans ses films. Quand il n'en mettait pas, c'était moins bon. C'est ce que ne comprennent pas la plupart des jeunes qui font des policiers et qui se croient déjà Hitchcock.

Ciné-Bulles : Le travail sur la couleur est évident dans **Escalier C**.

Jean-Charles Tacchella : Avec le directeur photo, j'ai travaillé sur l'image. Je voulais un film assez stylisé, avec de forts contrastes de lumière. Toutes les couleurs ont été contrôlées d'un bout à l'autre du film. Dans le cinéma d'aujourd'hui, on voit un rouge dans un coin, un bleu dans un autre, un vert et finalement toutes les couleurs se nuisent. J'ai horreur. Dans ce film j'ai voulu que la couleur joue un rôle dramatique et qu'il n'y en ait qu'une ou deux par image. Généralement, la couleur qui a servi d'unité de base au film est le bleu. Tout tourne autour du bleu, de la rampe d'escalier jusqu'à l'autocar en Israël.

Ciné-Bulles : L'attention que vous portez au choix des couleurs favorise les décors en studio.

Jean-Charles Tacchella : Oui. De toute façon, je contrôle les couleurs même quand je tourne en décor réel. Pour **Escalier C**, comme on ne pouvait pas tourner dans un escalier normal — d'autant plus que j'avais 21 scènes dans l'escalier — on en a construit un en studio.

Ciné-Bulles : Douze ans après votre premier long métrage, pourriez-vous retourner à la critique ?

Jean-Charles Tacchella : Non. D'ailleurs je n'ai jamais été un vrai critique. J'aimais défendre les films que j'avais envie de défendre. Si je n'avais pas fait de films, je serais devenu historien du cinéma. Cela m'intéresse plus de faire découvrir ou redécouvrir des metteurs en scène dont on ne parle pas assez que de critiquer les films nouveaux. Il y a tellement de beaux films dans le passé, de vieux films qui sont plus nouveaux que bien des films d'aujourd'hui. Plusieurs films épatent. Dans 15-20 ans, ils ne seront peut-être pas regardables... ■

« J'aime une certaine vérité, j'aime l'authenticité mais au réalisme je préfère la fantaisie. » (Jean-Charles Tacchella, **L'Avant-Scène du Cinéma**, 15 décembre 1981)

« Au fond, tous mes films sont fondés sur le sens de la différence - la chose essentielle à mes yeux. C'est ma seule revendication : qu'on accepte les différences entre les êtres. » (Jean-Charles Tacchella, **L'Avant-Scène Cinéma**, octobre 1985)